



**GLOTTOPOL**

Revue de sociolinguistique en ligne  
n° 28 – juillet 2016

*Epistémologies et histoire des idées  
sociolinguistiques*

Numéro dirigé par Didier de Robillard

*À la mémoire de T. Bulot*

## SOMMAIRE

- P. Blanchet et G. Ledegen : *Hommage à la mémoire de Thierry Bulot*  
Didier de Robillard : *Introduction - Épistémologie, action, intervention sociolinguistique*  
Rada Tirvassen : *Recherches sociolinguistiques et militantisme : et si la théorisation n'était qu'un autre point de vue ?*  
Clémentine Rubio : *Vers une sociolinguistique historique*  
Véronique Castellotti : *Idées sociolinguistiques et orientations didactiques. Histoires croisées, projets à repenser*  
Dominique Pichard Doustin : *La comparaison selon une approche sociolinguistique herméneutique qualitative : ébauches de réflexion*  
Gilbert Daouaga Samari : *La notion de langue maternelle en débat au Cameroun : flou terminologique, usages stratégiques et tergiversations critiques*  
Shameem Oozeerally : *De la pensée écologisée à la systémisation dissipative : quelques pistes et enjeux épistémologiques-théoriques émergeant d'un regard rétro-anticipateur sur le bhojpuri de Maurice*  
Didier de Robillard : *Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort*  
Marc Debono : *Deux grandes conceptions de la réception (et leurs places respectives en sociolinguistique francophone)*  
Isabelle Pierozak : *Pourquoi une sociolinguistique (de la /) en réception ? Citation et conception de la recherche / professionnalité du chercheur*  
Valentin Feussi : *« Croyance originaire » et élaboration de sens. Quelles conséquences pour la sociolinguistique ?*  
Ali Becetti : *Quelques réflexions critiques autour des orientations phénoménologiques-herméneutiques en sociolinguistique : épistémologies, différence, compréhension, relectures éthiques*

## Comptes rendus

- Joanna Lorilleux : William Marx, 2015, *La haine de la littérature*, éditions de Minuit, 224 pages, ISBN : 9782707329165.  
Véronique Castellotti : *Le plurilinguisme est-il responsable de tous les maux de la (recherche en) sociolinguistique et didactique des langues ?* Compte rendu de : Adami, H & André, V. (éds) 2015, *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne, Peter Lang, Collection Transversales n° 41, 299 pages, ISBN 978-3-0343-1384-1 br.  
Clara Mortamet : Michel Arrivé, 2015 [1993], *Réformer l'orthographe ?*, Lambert-Lucas, Limoges, 240 pages, ISBN : 978-2-35935-162-0.

# POURQUOI UNE SOCIOLINGUISTIQUE (DE LA /) EN RÉCEPTION ? CITATION ET CONCEPTION DE LA RECHERCHE / PROFESSIONNALITÉ DU CHERCHEUR<sup>1</sup>

Isabelle Pierozak

Université François Rabelais – Tours, EA 4246 Prefics - Dynadiv

Le présent texte est issu d'un travail mené en panel pour le Congrès 2015 du Réseau Francophone de Sociolinguistique qui s'est déroulé à Grenoble. Dès le stade préparatoire de ce travail, et après avis des organisateurs du Congrès, il a semblé opportun au petit groupe constitué à cet effet d'organiser une publication de ces réflexions. Le présent numéro de Glottopol, dont l'appel offre une vaste problématisation, inédite dans ses perspectives, se prête particulièrement à une exploration plus avancée de ce qui a été présenté et discuté lors du Congrès.

Mon propos consiste à interroger initialement ce qui est fait aux dires des autres (quelles places / statuts attribués ? quels traitements opérés ? quelles relations aux autres en esquisser ?) dans le cadre des activités scientifiques, menées en SDL et en sociolinguistique en particulier. Cela a comme intérêt de réfléchir à l'exercice scientifique, tout en questionnant également les prétentions de la recherche.

L'expression « sociolinguistique de *la* réception », choisie en intitulé, est donc à entendre de manière plurielle ici : elle engage certes *des* réceptions que le sociolinguiste étudie, de manière plus ou moins méthodologisée, mais elle engage surtout *aussi* la réception par le sociolinguiste lui-même de ce qu'il se donne à étudier<sup>2</sup>. C'est en cela d'ailleurs qu'il est préférable, au vu de la réflexion visée au final par ce texte, de retenir plutôt l'expression « sociolinguistique *en* réception ». Cette conception de l'approche sociolinguistique est en

---

<sup>1</sup> Je remercie l'équipe PREfics-DYNADIV de ses relectures, de même que les arbitres du présent texte dont les retours ont été particulièrement adjuvants. Selon la formule consacrée, je reste seule responsable des défauts du présent texte.

<sup>2</sup> Comme ce panel y a insisté, diversement, la question de la réception n'est actuellement pas écartée des recherches, en SDL, mais elle est circonscrite à ce qui se passe, du point de vue de l'action (langagière entre autres) entre interactants, acteurs, etc. sur un terrain, ou dans une situation / contexte donné, conformément à la conception (post) jakobsonnienne de la communication (cf. Debono ici-même). La perspective est toute différente lorsque le chercheur, non pas s'inclut (seulement) dans ses observables pour également prendre en compte ses actes de langage, etc. – si l'on considère le travail type d'analyser interactionnellement un corpus par exemple – mais s'interroge, y compris indépendamment de tout observable constitué, sur ce qui lui a permis expérimentalement (donc notamment altéro-réflexivement) de comprendre comment il a compris, et ne minore pas cet élément (non assimilable à un biais méthodologique, qui serait à réduire), faisant partie de la recherche à part entière.

quelque sorte un autre versant d'une sociolinguistique qui prenait déjà sérieusement en compte la diversité et la réflexivité, c'est-à-dire en considérait les implications épistémologiques. Comment en effet étudier les réceptions d'autrui, sans s'interroger sur sa propre réception, comme si, en fait, le chercheur croyait en sa propre désobjectivation au profit d'une certaine objectivation scientifique<sup>3</sup> ?

Plusieurs remarques, issues d'échanges que j'ai pu avoir, à propos de ce point de vue s'imposent, afin d'éclairer d'emblée ce dernier :

- Un tel propos pourra apparaître (*a priori / in fine*) prétentieux. Ma seule ambition vise pourtant à réintroduire de la modestie dans les visions du scientifique, en considérant autrement l'importance accordée à certaines pratiques.
- Celles-ci placent *en leur centre* les corpus, et particulièrement les corpus numériques, pour ce que j'étudie depuis plusieurs années. Ce statut central s'apprécie au fait qu'une recherche ne pourrait pas se penser sans corpus (qui ont certes leur utilité), mais ce faisant réduit considérablement les réceptions en jeu, par le fait que ce qui est reçu est considéré comme nécessairement objectivable – ou autrement inexistant, faisant par là même disparaître tout phénomène de réception. Ce type de recherche fait ainsi conséquemment une place de choix à la dimension technologique, qui contribuera à repousser les limites d'une objectivation, sans cesse affinée. L'un des débats en jeu concerne donc ici la conception que l'on a de la recherche, de la science, et de la place de l'instrumentation.
- Ce débat peut rarement être posé au grand jour des manifestations scientifiques, parce que ces pratiques sont en net développement et liés à des financements (cf. les argumentaires des appels d'offre, par exemple, les profilages des postes, etc.), parce qu'également la croyance en l'objectivation scientifique relève du sens commun, parce qu'enfin les conceptions du rôle et modalités du désaccord scientifique manifestent dès l'amont des antagonismes irréductibles.
- D'un point de vue objectiviste, la gageure scientifique que représente pour les SDL l'étude d'un « objet », diversement déclinable derrière ce « L », par le biais de ce même L, est bien connue. En cela, il me faut préciser que ce problème, de source scientifique (Thuillier, 1980), n'est pas ce qui motive ici la présente réflexion. Si les relations au « L »<sup>4</sup> qu'ont les sociolinguistes sont à discuter, ce n'est donc pas sur ce plan, bon nombre de collègues déclarant d'ailleurs ne pas partager une conception scientifique de « la sociolinguistique », dans certaines de ses orientations particulièrement pragmatistes du moins<sup>5</sup>. La réflexion à avoir à partir de là me semble plutôt s'orienter d'une part sur la place faite à l'autre, considéré à partir de son L, certes, mais non exclusivement (et sans, pour autant, rechercher d'autres « objets »), et d'autre part sur le fait de savoir non seulement si tout serait objectivable (/ désobjectivable) mais surtout si tout est connaissable dans l'être humain (sans qu'il soit pour autant besoin ici de convoquer les débats au sein d'une science humaine telle que la psychologie).
- Se positionner dans ce débat en pensant que le L n'est qu'une *partie* d'une source de connaissance nécessairement *partielle* de l'être humain revient à ouvrir d'autres débats :

<sup>3</sup> Ces termes font écho aux débats que les SDL partagent avec les SHS, où objet et sujet (ainsi que leurs dérivés) sont thématiques, épistémologiquement. L'on pourrait aussi, et peut-être de manière plus fructueuse, élargir ce débat en posant la question non pas d'une désobjectivation, mais ici d'une interchangeabilité, et donc surtout *in fine* du traitement de ce qui spécifie le chercheur en tant qu'« être humain » d'abord.

<sup>4</sup> Cette dénomination, « L », se retrouve ainsi dans les travaux de Robillard (par exemple 2012) pour désigner la/les langue(s) / parole / discours / langage, sans activer – lorsqu'elles ne sont pas utiles – des distinctions agissantes dans le champ. À rapprocher aussi du « logos » de Steiner (2003), en littérature.

<sup>5</sup> Comme les sociolinguistiques (d'inspiration historiquement) nord américaines, en particulier celles qui se focalisent sur les interactions.

un cloisonnement disciplinaire problématique et des prétentions scientifiques hors de propos en SHS – au détriment d’aspects éthiques et politiques, présents, toujours en creux pour le moins, mais en arrière-plan, bien souvent.

Cet angle de réflexion n’est sans doute que partiellement partagé – par exemple le fantôme du décroisement disciplinaire hante en effet, depuis ses origines, la sociolinguistique (vis-à-vis des SDL / linguistique mais aussi des autres sciences humaines), mais les raisons ne touchent guère à la centralité du L, mais plutôt aux limites ressenties dans ses diverses approches. Si ce qui suit n’engage donc nécessairement qu’un regard, pour autant celui-ci semble entrer en écho, dans des échanges moins formalisés que ceux qui se tissent de textes en textes, avec les préoccupations d’autres chercheurs, pour des raisons là aussi probablement différentes. Cette voie que je souhaite ici prendre au sérieux est celle d’une sociolinguistique en réception, considérée à partir d’une pratique professionnelle centrale – la citation – et qui touche en définitive à la conception même de la professionnalité de chercheur. Il faut souligner là que cette pratique est particulièrement centrale, au-delà des enjeux institutionnels trans-scientifiques (cf. *infra*), dans les manières d’envisager le travail en SHS.

## 1. Comment se travaille le L ?

Pour cela, il me faut partir de ce que l’on dit faire. En l’occurrence un sociolinguiste affirme tôt ou tard travailler sur / avec du L d’autres personnes, sans s’y limiter, puisqu’il prend aussi en compte toute sorte d’éléments susceptibles d’intéresser sa réflexion, obéissant à diverses finalités<sup>6</sup>. Ce travail suit généralement une méthodologie explicitable, mais celle-ci n’aura pas besoin d’explicitier le sens que ces éléments ont pour le chercheur, ni pourquoi tel travail, de telle manière, sur tel L. Cela n’empêche pas certains chercheurs de le faire, de façon plus ou moins volontairement limitée, au nom d’une cohérence épistémologique, d’un engagement social, d’un contexte éditorial particulier, etc.

D’une certaine façon, plus la méthodologie aurait force de raison d’être, serait centrale, plus il serait facile de prétendre faire le tour des pratiques professionnelles en sociolinguistique. Ce n’est (heureusement) pas le cas, passé les premières recommandations déontologiques (qu’on peut ou non, du reste, choisir d’inclure dans ce que l’on appelle classiquement la méthodologie<sup>7</sup>). Ces pratiques semblent demeurer diverses d’un chercheur à l’autre, d’une recherche à l’autre, et apparaissent finalement, dans leur unicité qui en fait la valeur, très peu formulées (à soi-même) ou discutées (avec d’autres). Elles ne sont donc ni quantitativement mais surtout ni qualitativement atteignables. J’essaie cependant ici de situer les interrogations que je souhaite explorer plus en avant, à partir d’une expérience professionnelle, fondée sur des échanges tant formels qu’informels, et forcément limitée, comme celle de tout chercheur.

### Du comprendre au produire, ou le L vitrine

L’altéro-réflexivité (cf. Robillard ici même), qu’elle soit plus ou moins posée au cœur de l’activité du chercheur, implique des croisements ou confrontations entre trois sources /

<sup>6</sup> Ainsi par exemple chez les interactionnistes, la notion de contexte sera diversement précisée. Dans une approche variationniste, et selon les hypothèses réalisées, telles variables, en lien avec une situation donnée, seront considérées, etc.

<sup>7</sup> Ce « classiquement » renvoie ici à ce qui est enseigné en termes de « méthodologie de la recherche » dans les formations à la recherche.

moteurs de compréhensions : le chercheur lui-même, ses pairs et témoins<sup>8</sup>. La compréhension, plurielle, première, secrète, fugace, précède ainsi la production d'une réflexion, organisée, seconde, qui se veut formulable et formulée, donc arrêtée.

La seconde partie reviendra sur ce postulat, qui signale déjà de ce fait les limites que porte le L en soi. En l'état, la métaphore d'un L formulé, « scénique » versus une compréhension ambiante, habitant les « coulisses », permet ici de situer les enjeux. Ce qui se passe en arrière-plan déborde en quelque sorte ce qui est donné à voir, « spectacularisé », qui, en retour, n'est possible, dans un L académiquement formaté, que grâce à cet arrière-plan<sup>9</sup>.

### Une diversité de L

La production, au sens professionnel, d'un chercheur met donc en scène du L, le sien propre en relation avec celui d'autres acteurs, et qui tente d'explicitier la/les compréhensions en jeu. Cette mise en scène répond à des normes, plus ou moins explicites, bien connues et sur lesquelles la littérature abonde (notamment : Lucas, 2005 ; Olivesi, 2007 ; Grossmann, 2010 ; Boch et Rinck, 2010 ; Razafimandimbimanana et Castellotti, 2014). Celles-ci déterminent un standard scientifique, qualifiable de genre en analyse de discours, et touchent en particulier à :

- une écriture académique codifiée,
- l'éventuelle constitution<sup>10</sup> de corpus formatés en cohérence,
- des usages citationnels d'autant plus normés qu'ils sont au cœur d'enjeux professionnels, plus ou moins sensibles.

Divers travaux, considérant divers angles d'analyse (écriture, citations, etc.) et diverses disciplines (SDL, sociologie, droit, etc.), sont à mentionner. Au-delà des éléments mentionnés en bibliographie, l'analyse de discours, par exemple, s'est particulièrement intéressée à la présence des locuteurs dans leurs discours (cf. la notion de subjectivité, depuis Bakhtine), aux effets polyphoniques engendrés (avec Ducrot), aux typologies discursives formulables (dont Rosier resitue les enjeux), etc.

Les précédentes normes, considérées dans leurs effets et synergies, et qui jouent sur le format des productions, posent une question essentielle. Jusqu'à quel point la compréhension est-elle redevable d'une logique, organisation, hiérarchisation dans tous les éléments qui entrent en jeu ? La compréhension ne relève pas uniquement du rationnel, scientifique, justifiant par exemple l'effacement bien connu du « je » auteur du chercheur, le seul recours à une instrumentation lorsqu'il y a exploitation de corpus, ou la citation de tel auteur plutôt que tel autre. Mais elle n'est pas non plus inexplicable, et n'a pas à verser dans un psychologisme, sociologisme, cognitivisme, historicisme, etc. simpliste pour se formuler autrement / au-delà / en marge du seul standard scientifique, qui semble donner l'impression que tout chercheur est finalement interchangeable avec tout autre.

---

<sup>8</sup> Ces derniers sont autrement qualifiés de « sujets », « enquêtés », etc. Le terme de « témoin » a l'avantage d'insister sur la dimension actrice de celui qui est au cœur du dispositif de l'enquête, avec le chercheur lui-même. La conception de la réflexivité qui est en jeu ici insiste sur le moteur que constitue (le point de vue de) l'autre, dans le processus d'élaboration d'une pensée, qui ne se conçoit pas dans l'introspection, mais dans des décalages de sens qu'il ne s'agit pas tant d'enregistrer, tel un collectionneur de diversités exprimées, mais qu'il s'agit de travailler à s'approprier, dans un travail demeurant de fait ouvert.

<sup>9</sup> On retrouve cela sous l'angle du rôle joué par l'antéprédicatif (cf. panel, évoqué *infra* note 21). *A fortiori*, quoique sur un plan distinct, la production d'un récit de compréhension *a posteriori* ne traduit en rien une compréhension initiale.

<sup>10</sup> Selon les choix / ambitions / objectifs / moyens en jeu.

## Quels traitements réservés aux L ?

Les L en jeu et, ce faisant, les personnes qui en sont les auteurs, connaissent, au travers des modalités de travail et de l'écriture scientifique, des traitements sur lesquels l'attention ne me semble pas suffisamment attirée sur le plan éthique. D'autres avant moi ont traité, autrement, ce problème, qui fait passer de la déontologie professionnelle à l'éthique plus largement personnelle. Ainsi, parfois, les doubles choix d'écriture, pour une même expérience, en témoignent, comme en anthropologie en particulier où il arrive que soit publié un double livre, l'un dans sa version « scientifique », l'autre dans sa version « littéraire » (Debaene, 2010).

Pour continuer à se référer à l'abondante littérature précédemment mentionnée, et pour ce qui nous concerne ici, on pourra considérer en particulier les problèmes que posent :

- la réduction réificatrice du L (en provenance d'un) témoin par les protocoles standardificateurs des mises au corpus « métadonnées »<sup>11</sup> : ce L est un L objet, paramétré, manipulable, coupé et comme reconnecté artificiellement à sa source créatrice, contextualisée, paramétrée également. Cet aspect a largement été présenté au travers de publications antérieures, visant à questionner, à l'heure des facilités de numérisation, l'ère du tout corpus (Debono, 2014 ; Pierozak, 2011). Mais il faudrait là aussi insister sur la réduction éthique qui est opérée lorsqu'un témoin est considéré comme source de (méta)données.
- d'autre part l'instrumentalisation du L (en provenance d'un) pair : normes citationnelles et contraintes institutionnelles (*Impact Factor* et assimilés, le premier n'étant guère pertinent en SHS<sup>12</sup>), sociologie de la science (usages, réseaux, objectifs)<sup>13</sup>.
- sans compter l'occultation ou la minoration du L chercheur dans sa propre production : une présence impliquée n'est guère compatible avec le standard scientifique, même si elle reste heureusement possible dans certaines marges de la publication scientifique (cf. les hommages à telle personnalité scientifique par exemple).

D'une certaine façon la production scientifique, particulièrement en SDL, laisse donc apparaître un mauvais traitement, pour des raisons diverses, des deux principales sources altéro-réflexives, que sont celles des témoins et des pairs, et sans que pour autant la personne du chercheur-écrivain en soit mieux traitée. Ce qui suit en seconde partie approfondira en partie ce point de vue, en particulier en ce qui concerne le L pair<sup>14</sup>.

Mais si ces deux sources sont toutes deux problématiquement traitées et mises en scène, elles ne sont pas mises à parité dans le processus d'altéro-réflexivité, ce qui, à mon sens, est un autre problème, peut-être plus sérieux. En effet, et pour prendre une différenciation commode, les productions d'un témoin sont destinées prioritairement à *alimenter* un corpus tandis que celles d'un chercheur, lorsqu'elles ne servent pas d'alibis *a posteriori*, *nourriront*

<sup>11</sup> Corpus maximaux, qui sont pensés comme fiables, et appelés à faire banque, pour être mutualisés ; cf. Pierozak (2012, 2015), sur ces pratiques de recherche et la délocalisation de l'activité intellectuelle (avec sectorisation des tâches) qui semble s'en suivre. La production de ces (méta)données – si le jeu de mot est permis – a tout l'air de ressembler à un comportement addictif, « métheadonné ».

<sup>12</sup> En bref, l'« IF », a été créé par l'*Institute for scientific information* (ISI - Philadelphie) et donne lieu à un rapport annuel. Il est intrinsèquement lié, historiquement, à la forme privilégiée, quantitative, de l'évaluation de la recherche, qu'il s'agisse d'une revue (en étant fondé sur le nombre moyen de citations des articles publiés dans cette revue), ou d'un chercheur. Il est alors supposé refléter un degré de visibilité ou de productivité. Cf. les dérives que signalent Baudoin et *alii* (2004), ou Frydman (2014) qui montre par ailleurs les collusions qui adviennent à partir de là sur le plan des politiques institutionnelles en contexte universitaire.

<sup>13</sup> Cf. Milard (2010, 2013), Lucas (2005).

<sup>14</sup> Autre perspective, mais sur laquelle je ne reviendrai pas ici, et qui supposerait que l'intégralité du texte soit déjà lu, on peut penser que ces trois L se trouvent au final vidés de leur pouvoir de L « en propre », de ce qui fait leur dimension « vive » : qualitativement, ces L, dans leurs traitements, s'apparentent au « bavardage » heideggérien (cf. *infra*).

prioritairement une réflexion (l'inverse restant marginal : le témoin ne « nourrit » guère plus que le chercheur n'« alimente »). Cette différenciation engage des visions éthico-politiques et épistémologiques à mettre en débat, étant donné que les dynamiques relationnelles existantes, qui qualitativement ne sont pas isolables, ne sont guère explicitées au plan de leur valeur altéro-réflexive, par-delà le seul L. Une façon de les reconsidérer, dans leur valeur respective (ce qui n'empêche pas d'autres différenciations), est de les envisager sous l'angle de la citation, qui leur est commune dans l'acte du chercheur écrivant, et qui serait comprise non pas qu'en tant que simple produit.

## 2. La « réception » ou une autre approche, phénoménologico-herméneutique, du L et de l'« appropriation »

La citation permet non seulement d'interroger la place faite à l'autre – autres chercheurs ou témoins – mais également, lorsqu'on la considère sous l'angle processuel et non sous l'angle du seul produit normé, elle permet de questionner ce qui est en jeu, avant toute production, lors des divers vécus expérimentaux et des diverses expériences de réception. En d'autres termes, la présente réflexion tente d'envisager le *travail* de/en réception.

### Place de la réception : une autre formulation, phénoménologico-herméneutique

Si je reprends ce qui a été énoncé en première partie en matière de pratique professionnelle, d'un point de vue phénoménologico-herméneutique, il apparaît que le chercheur – « produisant » professionnel<sup>15</sup> – est, avant cela, *en posture de réception* et va s'appropriier du L.

L'approche phénoménologico-herméneutique présentée ici est d'inspiration heideggerienne car entre autres davantage tournée sur « le souci exclusif » du L plutôt que sur le texte (Hottois, 1979 : 65). Cette approche, également qualifiable de « démarche de compréhension-explicitation » (*op. cit.* : 64)<sup>16</sup>, et plus largement exposée dans les travaux du panel qu'elle ne peut l'être raisonnablement dans ce texte, postule plusieurs éléments essentiels, que je me contente de rappeler de manière très concise. Ainsi en particulier il y a :

- Une *antériorité ontologique* de la réception-compréhension. C'est par exemple ainsi, que selon Zarader, commentant *Être et temps* de Heidegger :

*il n'y a pas d'abord le phénomène physique de l'audition, puis la compréhension. C'est parce que je comprends que je peux entendre.* (2012 : 267)

- Plus précisément le comprendre, l'affection<sup>17</sup> et le « Rede »<sup>18</sup> sont *trois existentiels* et sont donc *ontologiquement co-originaux*. Cela revient notamment à bouleverser les relations habituellement pensées à partir d'un point de vue linguistique entre Rede et

<sup>15</sup> Passons sur la problématique réduction du « rechercher » à un « produit », et consistant ici en la seule activité de production de publications de la part du professionnel qu'est l'enseignant-chercheur, dont les pratiques sont diversement encadrées. On peut parler en l'occurrence d'« une évaluation étriquée et réductrice des activités de recherche » (Berland et Brevet, 2012).

<sup>16</sup> L'explicitation vaut ici pour « interprétation ».

<sup>17</sup> Ou « disposition » ; à lire donc sous l'angle davantage de la capacité à être affecté par les autres plutôt que de l'émotion.

<sup>18</sup> Le « Rede » allemand (vs « Sprache »), chez Heidegger, vaut ici pour la « capacité de parler » ; il est diversement traduit (ex. « parler », « discours », « parole »), selon les éditeurs. En cela les emplois de « Rede » / « discours » (par exemple) ne sont pas à rapprocher des concepts linguistiques de « discours » chez Benveniste. Il en va de même pour « Sprache », tour à tour traduit par « parole », « langage », « langue » (Zarader, 2012 : 260).

Sprache, soit entre le « discours » et le « langage »<sup>19</sup>, ou entre la « parole » et la « langue »<sup>20</sup>.

En effet :

- le « discours » / Rede devient le « fondement ontologico-existential [invisible] du langage » / Sprache (*op. cit.* : 261) ;
  - il « est antérieur à l'explicitation et plus encore à l'énonciation » (*op. cit.* : 263) ;
  - il a pour définition, sous l'angle de la réception, « l'articulation de ce qui peut être compris » (*op. cit.* : 266-67). Or : « ce qui est proprement articulé dans le discours, c'est le sens [d'abord, qui est ensuite] monnayé en significations, et les significations à leur tour se muent en paroles ». Et c'est donc ainsi que « L'être-exprimé-au-dehors (Hinausgesprochenheit) du discours est le langage » (*op. cit.* : 263).
- On comprend-explicite toujours autrement précise Gadamer, et surtout le L reçu est un point de départ, historiquement ouvert. Une conséquence intéressante parmi d'autres en est que ce dont il est question dans ce L, thématiquement, devient *secondaire* – cf. également le Heidegger tardif qui opère un passage du « au sujet du » L à un « à partir du » L (Hottois, 1979 : 66-67).

Les éléments qui viennent d'être énumérés, à partir de points de vue philosophiques, sont riches de perspectives. Il est entre autres possible d'en tirer pour la linguistique :

- Une autre problématisation des rapports (post) saussuriens entre l'une des oppositions fondatrices, telle que « langue » / « parole » (par exemple).
- Une autre problématisation des approches énonciatives. Zarader (2012 : 262) souligne ainsi que le « discours » de Heidegger s'écarte du « discours » de Benveniste.
- (et comme déjà évoqué *supra*) une approche insuffisante des compréhensions en jeu par le L, ou le matériellement manifesté, tandis que ces compréhensions demeurent tout aussi « agissantes » sur les « comportements », notamment linguistiques.

Et cette liste est sans doute à laisser ouverte.

### Quelle « appropriation » ?

Le début du précédent paragraphe le précisait déjà : le chercheur *s'approprie du L*, c'est-à-dire d'une manière qui fait sens pour lui, et l'on peut alors aisément imaginer en quoi cet expérientiel, de l'ordre à la fois du personnel, du social et du professionnel, n'est ni assurément ni complètement méthodologisable. Ce que d'autres épistémologues ont déjà pu formuler mais avec d'autres arguments (cf. Morin, Mucchieli en particulier), visant entre autres à asseoir le qualitatif. Certes il est bien question ici aussi d'une démarche qualitative mais d'un qualitatif autre, non par choix méthodologique, mais répondant à une nécessité ontologique.

Le chercheur rencontre ainsi dans les divers L, côtoyés diversement, du L qui résonne en lui<sup>21</sup> ; autrement dit, en termes phénoménologico-herméneutiques, une compréhension qui le

<sup>19</sup> Si l'on suit la traduction de Greisch (que privilégie Zarader, ce dernier étant spécialiste des questions de langage).

<sup>20</sup> Selon la traduction de Vezin.

<sup>21</sup> Délibérément, et en cohérence avec les pratiques professionnelles dont il est rendu compte en SDL, je me place ici sur le seul plan du L, bien que tout expérientiel ne puisse s'y réduire ou, même, n'y soit pas forcément lié. Le pan de l'antépédicatif, son rôle, bien exposé dans le panel, ne sera donc pas repris ici et articulé à la présente réflexion, qui envisage plutôt, dans ce texte globalement, le problème de la centration excessive sur le prédicatif en SDL. Cela peut sembler, si l'on *croit* dans la puissance de l'empirisme, la seule chose, au contraire, qui doit retenir les SDL. Mais si les SDL se donnent pour objectif l'essence de ce phénomène « L » (et ses



« fait advenir à lui-même », qui le fait être ce qu'il a à être : cette compréhension particulière d'un L approprié est ainsi ce qui « nous fait advenir à notre être le plus propre » (Heidegger, 1976 : 188)<sup>22</sup>. C'est dès lors cette appropriation, dans ce sens bien particulier qui s'écarte nettement de celui utilisé en SDL (didactique et sociolinguistique en particulier), qui guide ici la compréhension-explicitation « professionnelle » du chercheur quant au L travaillé en particulier et au sens produit.

L'appropriation dont il est question n'est pas réduite à ses particularismes linguistiques, comme dans le cas d'une vernaculaire témoignant de marques propres quant à un L pris en repère initial, ou comme dans le cas d'une interlangue, approchée de manière contrastive. Pour autant elle n'est pas non plus celle qui laisserait nécessairement (quoique possiblement) intacts les éléments en jeu dans ce processus, à l'image de ce que l'on observe dans une économie numérique où la duplication n'altère en rien l'original et n'affecte en rien les utilisateurs.

Pour préciser mieux, à partir de ces éléments, ce qui est en jeu, l'appropriation dont il est question en termes phénoménologico-herméneutiques – ce que Heidegger a aussi nommé « Ereignis » / « advenue au propre » dans ses derniers écrits – serait plutôt altérisante. En effet l'autre – ici via du L en particulier, *mais sans s'y limiter* bien entendu, car c'est du sens plus largement dont il est question – et l'expérience (globalement donc) faite avec lui, nous « impacte », affecte, transforme, nous « altérise », tout en nous faisant voir, accéder à « notre être le plus propre » (cf. *supra*) : le faire sens, pour soi, a ainsi besoin du sens autre pour s'expérier. Le problème (sur le plan professionnel) est que le soi n'a que peu droit de cité scientifiquement, alors même que la démarche scientifique suppose d'explicitier (*vs* suggérer, comme dans le cadre d'une démarche artistique) les tenants et aboutissants du sens créé<sup>23</sup>. À cet égard toute méthodologie (même dite qualitative, *a priori* plus encline à penser que le particulier peut être source de savoir) est donc nécessairement limitée (au regard de sa raison d'être), puisqu'une expérience n'est en rien ni explicitable ni reproductible de bout en bout... Cela n'empêche en rien d'y souscrire, à condition de ne pas en être dupe, car aucune pensée scientifique (au sens de rationnel) ne suffit seule à produire du savoir (Thuillier, 1997).

Les corollaires de l'appropriation en SDL, pour les domaines précédemment cités, seraient respectivement de l'ordre de l'identification – via une vernacularisation (au sens de Manessy) opérant de la différenciation, et constitutif d'une sociogenèse – et de l'ordre de l'adaptation, via une interlangue souple et évolutive. Ici le corollaire serait plutôt de l'ordre du « cheminement », de ses aléas, difficultés, exigences, et « éclaircies »<sup>24</sup>. Il faudrait ajouter, pour faire écho aux réflexions menées par Robillard (cf. ici même), que cette appropriation qualifiée ici d'altérisante ne peut qu'être initialement instabilisatrice, dérangeante, pour avoir quelque chance de se réaliser.

On le voit bien, étant donné les risques de confusion théorique possibles avec les usages du terme « appropriation » en SDL, il serait préférable d'utiliser un autre terme, ce que je laisse pour l'instant de côté, les réflexions philosophiques sur ce point précis, bien qu'éclairantes, ne proposant pas de terme substitutif qui ne soit trop spécifique ou d'un emploi délicat<sup>25</sup>.

---

divers investissements possibles : parole, langage, langue, discours, etc.), au-delà donc du faux débat méthodologique empirico-inductif *vs* hypothético-déductif, alors la prise en compte, sérieuse, de l'antéprédicatif s'impose, et ne peut être simplement balayée, en direction d'autres SHS dont l'aura scientifique est moindre historiquement (ex. la psychologie) ou, au contraire, vers des courants transversaux en plein essor ces dernières années (ex. le cognitivisme).

<sup>22</sup> Ici est en jeu l'« Ereignis » chez le dernier Heidegger (Dastur, 2011 : 9).

<sup>23</sup> Voir par exemple « Les non-dits de l'anthropologie » de S. Caratini (2012).

<sup>24</sup> J'évoque ici, sans pouvoir m'y attarder, le livre *Acheminement vers la parole* (Heidegger, 1976 [1959]).

<sup>25</sup> Cf. « l'advenue au propre » déjà signalé *supra*, ou chez les commentateurs de Heidegger, par exemple chez Fédier, l'« appropriation » (pour « amener quelque chose à être ce qu'elle est », cf. *Acheminement vers la*

Désormais, j'utiliserai donc le terme avec des guillemets pour signaler cette limite dans la réflexion.

On a commencé à le voir dans ce présent paragraphe, les conséquences d'une telle conception de l'« appropriation » – une « appropriation », en l'occurrence, altérisante, via le « L de l'autre » (si on accepte provisoirement de se concentrer, problématiquement, sur ce seul L) – démythifie et démystifie la focale méthodologiquement positiviste braquée *sur* le L *de* l'autre. Pour reprendre Legrand (2006), qui oppose en droit comparé « l'autre droit » vs « l'autre *en* droit »<sup>26</sup>, cette focale, qui peut certes s'intéresser à « l'autre L », se déplace alors et devient focale ontologique sur l'autre *en* L, et donc soi-même *en* L, pour faire écho au *Soi-même comme un autre* de Ricœur<sup>27</sup>.

### 3. « Comment le chercheur est relationnellement travaillé par l'autre (dont l'autre pris en L) ? » : de la réception à la production scientifique

#### Préambule

Semble faire écho à ce questionnement, qui vient s'appuyer à ce qui a été précédemment formulé en deuxième partie, la citation suivante de Compagnon, extraite de son ouvrage clef *La seconde main ou le travail de la citation* (1979)<sup>28</sup>, dont il sera plus largement question dans cette dernière partie :

*Je travaille la citation comme une matière qui m'habite et, m'occupant, elle me travaille ; non que je sois gros de citations ni tourmenté par elles, mais elles m'ébranlent et me provoquent.* (Compagnon, 1979 : 36)

C'est cet ébranlement qui m'intéresse ici, parce qu'il témoigne d'une réception toujours propre, sorte de premier pas de « l'appropriation », avant même toute « (re)production » dans un cadre scientifique. Pour l'illustrer autrement, dans d'autres mots que ceux-ci, la page qui suit, rare dans la littérature scientifique – même chez les historiens pour lesquelles le statut des sources, quelles qu'elles soient, est une problématique particulièrement centrale – mérite qu'on s'y arrête, et permettra de mieux situer encore l'entrée en matière de cette troisième partie<sup>29</sup>. J'hésite à y opérer un soulignement (évoquant, selon Compagnon, le geste archaïquement « appropriant », chez l'enfant, du découper / coller, sans que pour autant le produit en résultant ne donne à comprendre « l'appropriation » qui est en jeu, cf. *infra*), mais celui-ci permettra de mieux situer mon propos par la suite :

---

*parole* traduction de Fédier, TEL Gallimard 1988 note 8 page 28), Fédier y revenant encore dans son ouvrage *Entendre Heidegger et autres exercices d'écoute* (2013) pour lui substituer l'« avenance ».

<sup>26</sup> Auteur dont il a été question au sein du panel.

<sup>27</sup> Prévenons tout de suite la lecture tentante d'une réflexivité nombriliste, introspective (vs altéro-réflexive), l'objectif de ce « soi-même en L » pourrait être par exemple de chercher à comprendre comment l'on comprend ; voir là aussi les réflexions antérieures de Robillard. Dans le présent contexte s'intéressant aux pratiques professionnelles en recherche, cette réflexion n'est donc pas anodine, bien que pour sa mise en œuvre effective, aucun cadre éditorial ne s'y prête vraiment pour ce domaine.

<sup>28</sup> Il est issu de sa thèse de doctorat, dirigée par Kristeva. Ce travail a ceci d'intéressant qu'il ne s'arrête pas au domaine de la littérature, dans lequel évolue son auteur, mais envisage de manière diversifiée la citation et son travail, lié à son appropriation. Les perspectives sont ainsi phénoménologiques, sémiologiques, généalogiques et même tératologiques.

<sup>29</sup> Merci à Emmanuelle Huver de me l'avoir indiquée.

«Les citations dans mon travail, écrivait Walter Benjamin, sont comme des brigands sur la route, qui surgissent tout armés et dépouillent le flâneur de sa conviction.» Dans ce livre, j'ai déjà beaucoup cité. Mais les citations que j'ai choisies étaient toujours commentées, insérées dans une démonstration qui les dépassait. L'analyse s'appuyait sur elles, c'est entendu. Mais, le plus souvent, leur valeur résidait dans leur capacité à témoigner de l'argument. Comme le suggère la métaphore de Benjamin, elles devaient emporter la conviction du lecteur.

Dans ce dernier moment du livre, je voudrais redonner toute leur place à leurs auteurs, faire mieux entendre leur voix, donner à éprouver leur style – en un mot, citer longuement, sans autre commentaire que celui qui, en quelques phrases courtes, replacera une fois encore ces hommes dans la société de leur temps, et les extraits de leurs textes dans l'ensemble de leurs œuvres. Ces extraits ont été regroupés de la même façon que les chapitres qui précèdent. Le lecteur qui le jugera bon pourra ainsi faire l'aller-retour entre les documents présentés et l'analyse que j'ai pu en faire auparavant. En les lisant dans de plus larges passages, il lui viendra peut-être aussi d'autres idées qu'à moi, imaginera de leur poser d'autres questions. J'espère surtout qu'il entendra l'écho suscité par la seule proximité de ces textes entre eux, et que cet écho lui dira quelque chose de la forme et de l'intensité de ces débats sur les origines nationales qui, pendant plus d'un siècle, mobilisèrent les meilleurs historiens du pays.

229

Sylvain Venayre, 2013, *Les origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation*, Seuil, « L'Univers Historique ».

Cette réflexion, inhabituelle, intervient à la « fin » du livre, à ceci près que celui-ci se poursuit avec 136 pages de citations, généralement des textes de trois pages environ, puis se termine par 44 pages de notes (lieu essentiellement de courtes citations ou de références bibliographiques), qui précèdent une chronologie d'ouvrages historiques (vs une bibliographie, absente en tant qu'ensemble constitué). Les formats éditoriaux, liés aux pratiques au sein d'une discipline, jouent bien entendu, mais il n'en demeure pas moins que les 136 pages de citations restent inhabituelles, surtout *telles qu'elles sont présentées là*. Si, en effet, dans l'extrait qui précède, Venayre évoque, dans le premier paragraphe, une pratique scientifique argumentative, classique, des citations, le second paragraphe semble répondre à un autre souci qui ne relève en rien des codes de l'écriture scientifique :

- tenter de « faire mieux entendre [la] voix [des auteurs cités] »<sup>30</sup>, en marge de tout argumentaire de sa part, et de sa pleine présence d'auteur ;
- tenter par de « plus larges passages » de susciter d'autres « idées » / dialogues, avec peut-être l'idée de faire partager l'ébranlement qu'il a initialement ressenti ;
- tenter enfin, par une juxtaposition possiblement intertextuelle, de faire revivre toute une activité intellectuelle, propre à une époque, quant au sujet des origines nationales.

<sup>30</sup> À noter que « l'entendre » relève, dans la perspective phénoménologico-herméneutique précédemment exposée, d'une ouverture à l'autre, sur un plan *existential* donc (et non physiologique).

La spécificité qui en résulte, au plan de l'écriture scientifique, est d'ailleurs clairement explicitée, dès l'introduction du livre, même si l'on peut imaginer qu'il s'agit là d'une précaution justement au regard des pratiques normalement attendues, non contestées. L'historien y précise en effet son choix d'écriture, en forme de récit, pour justement rendre hommage aux historiens, héros de ce livre dont certains d'entre eux maîtrisaient selon lui magnifiquement le genre. Mais par delà la précaution prise, en s'abritant derrière le motif de l'hommage (et qui est, sans doute, le moins codifié, au plan de l'écriture scientifique), il est également intéressant d'envisager que ce thème, celui des « origines », est celui qui se prête particulièrement à une perspective phénoménologique, lisible au travers des trois précédents points, précédemment soulignés.

Mon préambule s'achève là, en laissant pour l'instant en suspens le statut, problématique (cf. *infra*), du produit de ce geste archaïquement « appropriant » du découper/coller : en quoi, en effet, la citation produite (même longue comme ici, puisque sur trois pages) permettrait d'accéder mieux à cet « ébranlement » dont parle Compagnon ? Cela peut aussi trouver à se formuler méthodologiquement : en quoi du quantitatif, tangible et objectivable, permettrait d'atteindre ce qualitatif, lié à une « appropriation », qui pour se dire semble ne même pas pouvoir s'énoncer, en tant que telle, par celle/celui en faisant l'expérience, propre ?

### Pistes de réflexion

Revenons à la réflexion, phénoménologiquement inspirée, de Compagnon en tant que spécialiste de la citation, qui m'intéresse tout particulièrement<sup>31</sup>. Cet intérêt réside dans le fait que :

- sa réflexion déborde la citation, et devrait intéresser le linguiste, en ce qu'elle considère le jeu du langage apparenté au travail de la citation.
- son approche phénoménologique est jusqu'à un certain point compatible avec ce qui intéresse ici une sociolinguistique de la réception, qui mettrait en lumière les personnes (citantes) et leurs projets. À condition toutefois de ne pas ramener l'acte de citer, pris comme phénomène chez lui<sup>32</sup>, au simple plan de l'énonciation (cet acte n'est donc pas pris ici comme acte de langage).
- sa réflexion sur la citation permet d'interroger en partie les relations entre réception et production, si tant est que l'on accepte de réduire (problématiquement, donc provisoirement) la réception à la lecture et la production à l'écriture<sup>33</sup>. Le travail phénoménologique de la citation, vue comme origine et horizon, lecture et écriture, suffit du moins à se demander pourquoi la réception du chercheur de l'autre en L demeure un impensé, voire un impensable, en quelque sorte neutralisé par une dimension méthodologiquement organisée de la réception du L de l'autre.

<sup>31</sup> Je ne mentionnerai donc pas ici les proximités que sa réflexion entretient avec Benveniste ou Peirce, proximités qu'il reconnaît partielles au demeurant, pour privilégier plutôt le rapprochement qu'il opère avec Heidegger, qui ne connaît pas ce même sort critique. De fait la pensée de celui-ci n'est guère articulable avec celles des deux premiers, dans la mesure où les présupposés diffèrent sensiblement (Robillard, 2012).

<sup>32</sup> « L'amalgame dans la citation, de deux manipulations et de l'objet manipulé a pour effet de rendre naturel un procédé tout culturel. Il subsume les manipulations sous l'objet, il les masque derrière lui. Dans son emploi habituel, la citation n'est ni l'acte du prélèvement ni celui de la greffe, mais seulement la chose, comme si les manipulations n'étaient pas, comme si la citation ne supposait pas un passage à l'acte. Avec l'acte, c'est la personne du citateur qui est ignorée, le sujet de la citation comme déménageur, négociant, chirurgien ou boucher. » (1979 : 30-31).

<sup>33</sup> « La citation, grâce à la confusion métonymique à laquelle elle préside, est lecture et écriture ; elle conjoint l'acte de lecture et celui d'écriture. [...] Toute pratique du texte est toujours citation, et c'est pourquoi, de la citation, aucune définition n'est possible. Elle appartient à l'origine, elle est une souvenance de l'origine [...]. Mais le modèle de la citation, s'il est à l'origine [...] de l'écriture, et à cause de cela, est aussi son horizon. » (1979 : 34)

Ce serait probablement à relier pour partie au L du chercheur, académiquement contrôlé, au sein duquel il paraîtrait inapproprié de faire état de ce travail (j’y reviendrai *infra*) et qui justifie *a minima*, comme le choix de Venayre peut le laisser supposer, des formats autres, s’ils existent, pour se laisser approcher.

Voici en effet ce qui est en jeu dans la lecture de l’autre en L :

*La lecture repose sur une opération initiale de déprédation et d’appropriation d’un objet qui le dispose au souvenir et à l’imitation, soit à la citation. (Compagnon, 1979 : 18)*

Ce qui peut se comprendre à partir d’un travail, à multiples facettes, non nécessairement toutes présentes, mais organisables ainsi :

- une sollicitation (cf. l’« ébranlement total et indifférencié du lecteur », p. 24),
- puis une accommodation (« sur un lieu reconnu de complaisance »),
- puis un soulignement (« qui enclôt ce lieu »)
- puis une ablation (soit un « objet partiel prélevé » p.25).

Sous l’angle phénoménologique défendu par Compagnon, la citation, comme produit de cette ablation, apparaît donc au final comme un résidu sans valeur, dont le sens ne peut qu’être sémiologique et non expérientiel :

*Bien antérieure à la citation, plus profonde et plus obscure, c’est la sollicitation : [...] un ébranlement total et indifférencié du lecteur, un ravissement qui précède, comprend et occulte son attribution à une cause. [...] l’ébranlement initial m’est inaccessible, parce qu’il est tout à la fois dans le texte et hors de lui, dans la configuration imaginaire de la lecture où, de tout mon corps, je suis une partie prenante et l’ultime référent [...]. (Compagnon, 1979 : 23-24)*

*La citation n’a pas de sens en soi, parce qu’elle n’est que dans un travail, qui la déplace et qui la fait jouer. (op. cit. : 38)*

*La sollicitation fait partie du sens, de la valeur dont j’investis le texte [...]. (op. cit. : 26)*

*[...] l’objet assignable que j’expulse du texte afin de le conserver en souvenir d’une passion (celle de la sollicitation), cet objet n’est lui-même qu’un déchet, un rejeton, un leurre, un fétiche et un simulacre qui s’adjoit à mon magasin de couleurs. (op. cit. : 24-25)*

### **(Non-)Directions ?**

Quelques conséquences, en termes de directions à explorer, sont à dégager étant donné ce qui précède. Plus exactement, il est déjà possible d’énumérer les fausses routes qui se dégagent :

- Cela paraît être une entreprise un peu désespérée de tenter de revivre la sollicitation originelle, et *a fortiori* de croire pouvoir en rendre compte avec les seuls signes cités. Le seul plan sémiologique ne peut suffire. Ce qui devrait se traduire par une certaine forme de modestie dans l’approche scientifique, qui, quelles que soient ses modalités et inscriptions épistémologiques, ne fait pas l’économie de cette sollicitation.

- Il paraît donc difficile de ne travailler qu'à traduire / réduire en corpus de signes l'expérience d'enquête, vécue en première ligne. Chosifier le L, et celui-ci ne dit guère l'important. Ainsi, en va-t-il des usages possibles des corpus : les signes organisés, du côté rationnel, sont tendanciellement complétés par un commentaire, qui apparaîtra comme « hors jeu », de l'ordre de l'irrationnel, au sens de Thuillier (1997), et cela même si l'on ouvre très grand la liste des possibles métadonnées.
- Cela semble en effet un substitut limité que de s'attacher à ce que signifient ces signes, au plan de leur signification puisque cela ne dira pas leur réception, le travail en jeu, pour le chercheur, dans son histoire biographique-sociale. Sans compter que la sollicitation fait sens aussi, comme on l'a vu.

Une autre approche linguistique est-elle envisageable à partir de là ? Compagnon semble penser que oui, à condition qu'elle soit « active » plutôt que « réactive ».

*Contre la linguistique « réactive », qui se donne pour objet le langage dans son rapport au sens, à la fonction, et qui de ce fait ignore le phénomène, la force et le travail de la citation, la puissance du langage<sup>34</sup>, il convient, selon un programme « actif », [...] de rechercher le sens du phénomène dans les forces qui le produisent comme un travail. Voilà le but d'une linguistique qui se voudrait « active ». (1979 : 38-39)<sup>35</sup>*

En l'occurrence, il faudrait que le sociolinguiste considère ainsi son travail de sociolinguiste, « passé sous silence, comme s'il était idéalement transparent et idéologiquement neutre », pour dépasser « une réduction dont la linguistique a l'habitude » (Compagnon, 1979 : 55), celle-ci n'en ayant certainement pas l'apanage, sur le plan scientifique. C'est en cela qu'une sociolinguistique en réception peut être comprise.

Précisons qu'en la matière, l'altéro-réflexivité joue un rôle, certes – mais évidemment sans l'entendre simplement au sens, par exemple, du chercheur ayant une visée adjuvante auprès d'un témoin, mis en situation de produire un regard réflexif (sur son parcours, etc.), et plutôt alors au sens de ce qui sollicite la personne du chercheur dans telle expérience d'enquête, et qui *in fine* tentera de se donner à voir / ou se masquera (selon les épistémologies en jeu, impliquant ou niant la personne du chercheur) dans tel format de production d'un corpus scientifique, c'est-à-dire d'un corpus de citations. Cela dit, même entendue en ce sens, l'altéro-réflexivité ne suffit pas à circonscrire une sociolinguistique de la réception posant la compréhension comme *existential* (cf. *supra*), et non pas comme le pendant inverse de la production.

En effet, la sollicitation, pour reprendre là le terme de Compagnon, n'est pas en amont du travail scientifique, mais l'irrigue en permanence, organise son sens, et apparaît plus largement une voie d'accès à la manière dont le chercheur comprend, et s'autorise à le faire. Sans doute que cette dernière perspective trouverait facilement, et à bon compte, une traduction de type psychanalytique pour les SHS, de manière en fait réductrice par rapport à ce que représente, pour le plan scientifique, la « sollicitation », mais il en va autrement en philosophie, si l'on suit un Romano (2010) pour lequel, au cœur de la raison, se trouve précisément la phénoménologie et la saisie des phénomènes, ou un Thuillier (1997), dont le travail en histoire des sciences, montre que le savoir rationnel s'élabore justement en raison du croire irrationnel.

<sup>34</sup> Compagnon explique dans ce passage se référer à Nietzsche, en particulier sur l'opposition « active / réactive » empruntée.

<sup>35</sup> Il convient aussi « d'évaluer la relation du phénomène et du sens : le phénomène en tant qu'activité réelle et le sens en tant que, selon Deleuze, “un mot ne veut dire quelque chose que dans la mesure où celui qui le dit veut quelque chose en le disant” » (*op. cit.* : 38).

## Ouverture conclusive en forme de prolongements

Ce texte tente d'articuler des éléments de réflexion, habituellement distingués ne serait-ce que disciplinairement, et ce faisant aborde des questions, qu'il ne peut complètement traiter à ce jour. Pour une fois ce ne sont donc pas seulement les fameuses limites quantitatives qu'impose le format de l'article qui sont en jeu, mais également l'ampleur du travail en cours.

Une première voie à préciser, dans l'immédiat, me semble être *la conception de la compréhension*, très différente selon les SHS dans leur orientation majoritaire et la philosophie continentale en particulier – qui ont chacune leurs approches propres de cette problématique, centrale (Robillard, 2009). Au regard de ma présente réflexion, la manière d'envisager la compréhension au travers de l'« entretien compréhensif », par exemple, serait donc à distinguer de celle qui est associée au « comprendre *existential* » (cf. *supra*).

La première expression relève d'un plan qui ne nie pas les personnes, et les rôles sociaux pris dans ce cadre, mais envisage que la méthodologie (en raison de certains éléments en jeu et vus comme méthodologisables), peut permettre de produire une compréhension, grâce à un travail d'éclaircissement, pour évoquer ici la visée de transparence que l'on retrouve parfois associée à ce cadre d'« enquête ». La seconde oppose plutôt l'opacité à la clarté, et ne fait pas de la compréhension un moyen mobilisable et organisable. Elle la pose comme *existential*, dans l'idée qu'il est impossible pour un être humain de ne pas chercher à comprendre, et de ne pas faire ainsi de l'in-compréhension un moteur d'« appropriation »<sup>36</sup>. C'est en cela d'ailleurs que la critique heideggerienne de la linguistique a quelque portée intéressante, le problème de la linguistique étant dans cette perspective qu'elle ne remonte pas à la source du L<sup>37</sup>.

Cette problématique de la source est centrale en phénoménologie et c'est là que la réflexion de Compagnon, qui m'intéresse au titre de la citation des pairs et des extraits de corpus, entretient un écho partiel avec ce qui a été précédemment exposé en deuxième partie :

*La citation procède d'un double arbitraire : en premier, celui de la sollicitation ; le second, celui de l'incitation, me conduit à insérer dans mon propre discours le morceau démenagé. Sollicitation et incitation délient à jamais [...] le ground du signe, et lancent la série des valeurs qu'elle prendra en répétition, les valeurs et la répétition n'abolissant jamais le hasard à l'origine de la citation. (Compagnon, 1979 : 66-67, souligné par l'auteur)*

La perte inévitable de ce *ground* (malgré toutes les précautions méthodologiques qui seraient prises) déracine métaphoriquement ce qui est ordinairement visé, « le sens originel exprimé » de celui qui est cité (une conception classique en SHS admet, partant de là, la pluralité de « sens »), voire – mais cela est moins couramment réfléchi – la propre réception *interprétative* qui en a d'abord été faite (par le chercheur citant). Et en réception, justement :

*La citation en tant que signe [...] opère dans le discours un départ de sens que ni la reconnaissance [de la citation comme « signe interdiscursif »] ni la compréhension [de « sa valeur de signification »], séparées ou associées, ne suffisent à traiter, un départ de sens qui demande une interprétation. (op. cit. : 72, je souligne)*

L'interprétation porte alors sur la répétition, en tant que « trace de l'incitation, soit la citation elle-même, comme acte dont le sens n'est pas donné » (*ibidem*). De fait,

<sup>36</sup> Il faut rappeler que cet *existential* intègre un trio, co-originaire d'une sensibilité et d'un L (qui n'est pas celui du plan énonciatif, organisé socialement, cf. *supra*).

<sup>37</sup> Seul le logos apophanticos (dimension énonciative) est privilégié chez les Grecs et se perpétue jusqu'à la linguistique, dont la base ontologique est donc déjà dérivée. Avec Heidegger, il s'agit de « libérer le langage de l'emprise de la seule logique » (Zarader, 2012 : 269), de renoncer à une philosophie du langage, tel que le développe également l'auteur dans ses écrits.

« L'interprétation laisse toujours un reste, une fuite, *quelque chose qui lui échappe* » (*op. cit.* : 73, je souligne).

Compagnon opère là une distinction classique entre « compréhension » et « interprétation ». La première porte sur la valeur de signification de ce qui est à comprendre, « un geste [...] qui [...] cerne et serre le sens, qui donne *consistance* au discours » (*op. cit.* : 74, souligné par l'auteur). C'est cette conception qui prédomine en SHS, et qui peut se méthodologiser au moins en partie<sup>38</sup>, non seulement face à un corpus de signes, répondant à une standardification plus ou moins élaborée, mais aussi jusque dans le relationnel d'une enquête (dite « compréhensive »). Par contre, dans l'interprétation, « quelque chose toujours résiste – « ex-siste », d'après l'orthographe introduite par Heidegger » (*ibidem*). Les SHS traitent inégalement de cela, au travers des théorisations (autour) de l'interprétation, si l'on compare par exemple les champs psychanalytiques, littéraires ou linguistiques (Freud, Jauss, Benveniste, Peirce, etc.). Il importe ici de souligner que dans la citation, mais aussi le L, et plus largement encore, le relationnel à l'autre, il y a donc toujours un reste échappé (cf. *supra*), ne relevant pas du plan de la compréhension (au sens de Compagnon), et qui peut être, sur le plan qualitatif, infiniment important et significatif.

On vient de voir que la citation relève chez Compagnon non seulement de la reconnaissance en tant que telle (plan sémiotique), d'une compréhension (au sens sémantique) mais aussi d'une interprétation, portant sur l'acte de répétition, phénoménologiquement interrogé. Cette interprétation ne débouche pas chez l'auteur sur une herméneutique, notamment parce que celle-ci, traditionnellement, est un moyen de parvenir à la compréhension (non pas entendue seulement au plan sémantique), et en tant que moyen *précède* donc la compréhension. En raison de cela, il convient de revenir à la pensée de Heidegger, pour qui la compréhension, *existentielle*, se prolonge en explicitation<sup>39</sup>, qui permet *in fine* l'énonciation. Dans la voie herméneutique qu'ouvre Heidegger, l'originalité tient donc à ce que l'interprétation / explicitation *succède* à la compréhension, et l'approfondit, et il faut y insister, la compréhension ainsi entendue n'est pas celle, de niveau sémantique, mise en avant par Compagnon.

Entre autres conséquences, cette compréhension peut s'appréhender qualitativement en dehors de l'habituelle opposition bonne / mauvaise (ou termes équivalents). Pour cela, il est pertinent de considérer la conception qu'a également Heidegger du « bavardage »<sup>40</sup>, à savoir

---

<sup>38</sup> Je tiens ici compte de la pensée d'un socio-épistémologue, comme Morin (1986), qui conçoit, avec la distinction qu'il opère entre « méthodologie » et « méthode » une ouverture, prudente au regard des réflexions philosophiques, qui en l'occurrence répondent à son programme de travail, visant à dépasser une conception « classique » de l'épistémologie, mais qui, en définitive, permet chez lui de sauver l'idée même de « méthodologie ». Pour rappel ici :

*L'épistémologie classique se voue à l'examen critique des conditions et méthodes de la connaissance scientifique ; elle examine la validité des formes d'explication, la pertinence des règles logiques d'inférence, les conditions d'utilisation des concepts et symboles. Bien que se refusant à examiner les résultats, c'est-à-dire les connaissances scientifiques en elles-mêmes, cette épistémologie se pose en tribunal extérieur / supérieur à la science, apte à l'assigner en cassation pour violation des règles. Une telle épistémologie dispose : d'un fondement indubitable (la consistance logique), d'un site privilégié, d'un contrôle non contrôlé sur le savoir. (1986 : 23)*

*Les méthodologies sont des guides a priori qui programment les recherches, alors que la méthode qui se dégage de notre cheminement sera une aide à la stratégie (laquelle comprendra, certes, des segments programmés, c'est-à-dire « méthodologiques », mais comportera nécessairement de la découverte et de l'innovation). Le but de la méthode, ici, est d'aider à penser par soi-même pour répondre au défi de la complexité des problèmes. (1986 : 27)*

<sup>39</sup> « Auslegung » en allemand, traduisible également par « interprétation ».

<sup>40</sup> Selon une traduction possible de « gerede ».



« un parler qui est déraciné de son rapport aux choses, un dire en circuit fermé » (Zarader, 2012 : 272), et pour lequel :

*les interlocuteurs peuvent s'entendre sans avoir à remonter jusqu'à la chose même dont il est parlé, et en acquérir une compréhension expresse. Ce qu'on comprend, au fond, ce sont les mots – et si à travers ces mots on saisit une même chose, c'est que cette chose est saisie de façon moyenne. (op. cit. : 273, je souligne) [...] et c'est ce partage qui devient la seule expérience. (op. cit. : 274)*

Cette compréhension expresse, moyenne (qui n'est pas sans évoquer le sens statistique du terme), et qui consiste en une simple répétition pouvant intervenir aussi bien à l'oral qu'à l'écrit selon Heidegger, est alors expérimentiellement déracinée de sa source, comme évoqué précédemment. Pour autant, sa valeur peut justement résider en cela, en un consensus immédiat et fort permettant une même action (cf. par exemple les situations de « communication » où prime « l'efficacité » du « message »<sup>41</sup>). D'ailleurs au plan de la recherche, cela occupe tout un pan des réflexions si l'on en juge par ce qui fonde les courants pragmatistes, linguistiquement diversement représentés (cf. le présent panel). Mais il n'en demeure pas moins que, les SHS traitant de l'homme et donc aussi de ce reste échappé, il convient de se demander si leur ambition n'est pas aussi de parvenir à d'autres conceptions de la compréhension et ce faisant d'autres compréhensions des phénomènes qu'elles prétendent étudier. En anthropologie, la démarche de Piette en témoigne avec le projet d'une anthropologie qu'il souhaite *existentielle*. Cette anthropologie se concentre sur « les restes », et plus largement le « mode mineur de la réalité » (2012)<sup>42</sup>, tout en se « risqu[ant] [à] une critique des théories de l'action, de l'interaction et de la relation qui constituent aujourd'hui le centre et l'essentiel des sciences sociales » (op. cit. : 49).

Si l'on en revient au problème que poserait, selon cet autre cadrage de la réflexion, une compréhension moyenne, il se trouve que c'est toute « l'appropriation » qui est mise en péril. En effet une compréhension expresse (sans autre zone d'interrogations) et moyenne est, de surcroît, sans limite non plus, car elle ne rencontre rien qui lui fasse obstacle chez celui la produisant et ne l'instabilise pas davantage. Tout reste « appropriable », ou en d'autres termes rien n'est « approprié » :

*Le règne du bavardage a donc deux effets : puisqu'on peut indéfiniment répéter les mots, d'une part on n'est pas obligé de comprendre (comprendre vraiment<sup>43</sup>), d'autre part on se meut dans un niveau de compréhension qui est absolument sans limite : « une compréhensibilité indifférente à laquelle plus rien n'est fermé ([Heidegger, 1986], alinéa 5, p. 169). (Zarader, 2012 : 275)*

Il ne s'agit pas de faire l'économie de ce type de compréhension – bien pratique et participant d'une régulation sociale. Heidegger en traite d'ailleurs comme le mode d'être au monde le plus « quotidien et tenace » (Heidegger, op. cit. : 170, alinéa 9), tout en le qualifiant aussi de « qualité basse » (idem). Ce dernier aspect implique qu'existe aussi une « qualité haute » (en relation avec l'explicitation / interprétation prolongeant la compréhension), sans doute quantitativement moins prégnante, et en relation avec le sens phénoménologico-

<sup>41</sup> Les présents guillemets évoquent un champ sémantique, d'orientation instrumentale, diversement décliné : voir par exemple, en didactique (du distanciel entre autres), la notion de « dispositif », ou en sociolinguistique, la place importante (y compris historiquement) de « l'interaction ».

<sup>42</sup> « Et si ces restes [issus des autres approches] étaient finalement plus importants que ce pour quoi ils sont mis de côté ! Ce sont ces détails très divers qui viennent infiltrer les enjeux pertinents à partir desquels l'être humain agit [...]. Plutôt que de faire comme s'il n'y avait pas ces restes, je fais comme s'il n'y avait que des restes. [...] Il y a dans la présence humaine un ensemble de signes non pertinents et tolérés, justement des restes. [...] mais leur existence [...] imprègne de façon nécessaire la situation d'un signe d'humanité. » (2012 : 53-54).

<sup>43</sup> à « expliciter » dans les termes traduits de Heidegger.

herméneutique, non pas objectivable et de ce fait négligé par la recherche. C'est là au final un paradoxe. La professionnalité de chercheur impliquerait, en tant que chercheur, d'essayer de se confronter à toutes les qualités de compréhension, ou à toutes les compréhensions diversement qualifiées / qualifiables si l'on préfère<sup>44</sup>. Or si l'on en croit l'anthropologue Piette (2012), avec lequel je peux au moins partager le point de vue sur les SHS actuelles, le chemin à faire est encore long, et l'on peut en dire autant, avec les mêmes arguments, en sociolinguistique en particulier, transversalement imprégnée par les fondements philosophiques pragmatistes, avec conséquemment une mise à l'écart de la question de la réception du chercheur lui-même<sup>45</sup>.

Ce n'est sans doute pas un hasard si dans les écrits de Heidegger lui-même, postérieurs à *Etre et temps*, deux figures émergent, en relation avec l'exploration de cette voie phénoménologico-herméneutique, à savoir les poètes et les penseurs, que l'auteur prend soin de distinguer des scientifiques. Cette distinction ne peut qu'interroger le projet, ici, de considérer la professionnalité du chercheur, en déplaçant la réflexion du terme « professionnalité » (pour laquelle des déontologies communes existent) vers celui de « chercheur », qui a en charge une éthique, personnelle, donc débordant le cadre professionnel. Une piste de réflexion, ramenée à ce texte, est d'envisager comment la citation, dans le présent contexte professionnel, pourrait évoluer ; que serait par exemple une citation « appropriée » ? Sans doute est-elle assez éloignée des codes en usage dans la recherche (qu'il s'agisse de corpus de témoignages ou d'écrits de pairs) qui visent surtout la « reproduction » en l'état dans un simulacre communément consenti.

Enfin une dernière préoccupation plus large, qui nous ramènera à l'introduction de ce texte, est celle de savoir la place que le chercheur (peut) se donne(r) dans sa recherche, particulièrement en sciences humaines, lettres / langues. Si la recherche retrouve une certaine modestie par rapport à ce que l'on peut observer dans les recherches gouvernées par des techniques méthodologiques (non pas qu'elle soit plus incertaine mais parce qu'elle tente de considérer autrement la dimension humaine), la place du chercheur semble au contraire prendre en importance, car celui-ci se doit d'assumer sa présence, au sens phénoménologico-herméneutique du terme. Là aussi une question se pose donc : jusqu'où est-ce compatible avec les évolutions actuelles de nos champs scientifiques, particulièrement en SDL ?

## Bibliographie

- BABICH B., 2012, *La fin de la pensée. Philosophie analytique contre philosophie continentale*, L'Harmattan, Paris.
- BARTHES R., 1984, *Essais critiques IV. Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil.
- BAUDOIN L., HAEFFNER-CAVAILLON N., PINHAS N., MOUCHET S., KORDON C., 2004, « Indicateurs bibliométriques. Réalités, mythes et prospective », *M/S : médecine*

<sup>44</sup> On pourra objecter qu'il s'agit là d'une chimère, mais poser le problème en ces termes permettrait déjà d'éviter une forme d'immodestie scientifique, toute entière reposant sur la confiance en une « science augmentée », conséquemment technologisée.

<sup>45</sup> Comme ce panel y a déjà insisté, cette question de la réception n'est pas écartée des recherches, mais elle est circonscrite à ce qui se passe, du point de vue de l'action (langagière entre autres) entre interactants, acteurs, etc. sur un terrain, ou dans une situation / contexte donné. La perspective est toute différente lorsque le chercheur, non pas s'inclut (seulement) dans ses observables pour également prendre en compte ses actes de langage, etc. – si l'on considère le travail type d'analyser interactionnellement un corpus par exemple – mais s'interroge, indépendamment de tout observable constitué, sur ce qui lui a permis expérimentiellement (donc notamment altéro-réflexivement) de comprendre comment il a compris, et ne minore pas cet élément (non assimilable à un biais méthodologique, qui serait à réduire).

- / sciences, Volume 20, numéro 10, pp. 909-915 en ligne <http://www.erudit.org/revue/MS/2004/v20/n10/009339ar.html>.
- BERLAND N. et BREVETON B., 2012, « Mesurer la performance des chercheurs, au risque de la bureaucratie », *Economica, Comptabilité, société, Politique, Mélanges en l'honneur du Professeur Bernard Colasse*, pp. 287-303
- BOCH F. et RINCK F. (dirs.), 2010, *Énonciation et rhétorique dans l'écrit scientifique*, Lidil n°41.
- CARATINI S., 2012, *Les non-dits de l'anthropologie. Suivi de Dialogue avec Maurice Godelier*, Editions Thierry Marchaisse, coll. « Les non-dits ».
- CHAMBAT-HOUILLON M.-F. et Wall A., 2004, *Droit de citer*, Paris, éd. Bréal.
- COLLECTIF, 2012, « Les réseaux sociaux numériques de chercheurs en SHS » proposé par Elifsu Sabuncu et Antoine Blanchard, animé par Nicolas de Lavergne et Olivier Le Deuff, THATCamp Paris 2012, Non-acte de la non-conférence des humanités numériques, <http://books.openedition.org/editionsmsh/289>
- COMPAGNON A., 1979, *La seconde main. Ou le travail de la citation*, Paris, Seuil.
- COMPAGNON A., 1998, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil.
- CYNOBER L., 2002, « L'impact factor nouveau est arrivé : le pire système à l'exclusion de tous les autres pour juger la qualité de la recherche scientifique ? », *Annales de Biologie Clinique*, Volume 60, Numéro 3, pp. 255-259.
- DASTUR F., 2011, *Heidegger et la pensée à venir*, Vrin, Paris.
- DEBAENE V., 2010, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Gallimard, Paris.
- DEBONO M. (éd.), 2014, *Corpus numériques, langues et sens : enjeux épistémologiques et politiques*, Peter Lang, coll. Gram-R, n°25, Bern.
- DURAND-BARTHEZ M., 2006, « L'évaluation des publications scientifiques : du facteur d'impact à l'indice de notoriété », @sic (Archive Ouverte en Sciences de l'Information et de la Communication), [http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00083870/fr/](http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00083870/fr/)
- FEDIER F., 2013, *Entendre Heidegger et autres exercices d'écoute*, Pocket, Paris.
- FRYDMAN B., 2014, « Prendre les standards et les indicateurs au sérieux », dans B. Frydman, A. Van Waeyenberge, *Gouverner par les standards et les indicateurs*, Bruylant, pp. 5-65.
- GADAMER H.-G., 1996 [1976], *Vérité et Méthode*, Seuil, Paris.
- GINGRAS Y., 2008, « La fièvre de l'évaluation de la recherche. Du mauvais usage de faux indicateurs », Note de recherche CIRST, pp. 1-22. [http://www.cirst.uqam.ca/Portals/0/docs/note\\_rech/2008\\_05.pdf](http://www.cirst.uqam.ca/Portals/0/docs/note_rech/2008_05.pdf)
- GREISCH J., 2001, « De la logique philosophique à l'essence du langage : la "révolution copernicienne" de Heidegger », *Philosophie* 2001/2 (n° 69), pp. 70-89.
- GRONDIN J., 2003, *Le tournant herméneutique*, PUF, Paris.
- GROSSMANN F. éd, 2010, « L'Auteur scientifique. Des rhétoriques aux épistémologies », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2010/3 (Vol 4, n° 3).
- HEIDEGGER M., 1976 [1959], *Acheminement vers la parole*, Gallimard, Paris.
- HEIDEGGER M., 1976 [1969], *Questions IV*, Gallimard, Paris.
- HEIDEGGER M., 1986, *Être et Temps*, Gallimard, Paris.
- HOTTOIS G., 1979, « L'insistance du langage dans la phénoménologie post-husserlienne », *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, Tome 77, N°33, pp. 51-70.
- LEGRAND P., 2006, *Le droit comparé*, PUF, Paris.
- LUCAS, N., 2005, « Le discours rapporté en SH et son ellipse en sciences exactes », dans J. M. Lopez Muñoz, S. Marnette, L. Rosier, *Dans la jungle des discours : genres de discours et discours rapporté*, Cadiz, U.C.A, pp. 205-216.

- MANESSY G., 1993, « Vernacularité, vernacularisation », dans D. de Robillard et M. Beniamino, *Le français dans l'espace francophone*, tome I, Paris : Champion, pp. 407-417.
- MAUREL-INDART H., 2008, « Le plagiat littéraire : une contradiction en soi ? », *L'information littéraire*, 2008/3 Vol. 60, pp. 55-61.
- MILARD B., 2013, « Quelles sociabilités derrière les références bibliographiques ? Citations et relations sociales », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, n°8 [En ligne : <http://socio-logos.revues.org/2802>]
- MILARD B., 2010, « Citations scientifiques, réseaux sociocognitifs et évolution des collectifs de recherche au travers d'articles de chimie », Journées d'études « Sciences, innovation technologique et société », Namur – 19-21 mai 2010 [<http://www.unamur.be/eco/schu/sts2010/documents/Milard.pdf>]
- OLIVESI S., 2007, *Référence, déférence. Une sociologie de la citation*, Paris, L'Harmattan.
- PIEROZAK I., 2014, « Corpus et numérique en sciences du langage : enjeux épistémologiques », dans Marc Debono (dir.), *Corpus numériques, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques*, pp. 95-118.
- PIEROZAK I., 2011, « Les corpus électroniques en sciences du langage : un eldorado ? », dans *L'internet, corpus sauvage. Nouvelles ressources, nouveaux problèmes ?*, *Le discours et la langue*, Revue de linguistique française et d'analyse du discours, n°2.1., pp. 15-31.
- PIETTE A., 2012, *De l'ontologie en anthropologie*, Paris, Berg International.
- POUDAT C., 2003, « Characterization of French linguistic research articles », dans K. Fløttum & F. Rastier, éd., *Académie Discourse. Multidisciplinary approaches*, Oslo, Novus Press, pp. 77-96.
- RAKOTONOELINA F., 2006, « Le signalement de l'auto-citation dans les discours scientifiques : le cas des SIC », *Travaux de linguistique*, n°52, pp. 101-113.
- RAZAFIMANDIMBIMANANA E. et CASTELLOTTI V. (éd.), 2014, *Chercheur(e)s et écriture(s) de la recherche*, Fernelmont, Editions E.M.E. & InterCommunications.
- RICOEUR P., 1996, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris.
- ROBILLARD D. de, 2012, « Diversité, sens : enjeux », dans Debono M. et Goï C. (éd.), *Regards interdisciplinaires sur l'épistémologie du divers. Interculturel, herméneutique et interventions didactiques*, Fernelmont, Éditions Modulaires Européennes, pp. 195-216.
- ROBILLARD D. de, 2009, « Ce que « comprendre » pourrait bien vouloir dire ? » *Langage et société*, n° 130, pp. 125-136.
- ROBILLARD D. de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, Volume 1 – Démons, Volume 2 – *Ornithorynques*, Paris : L'Harmattan.
- ROMANO C., 2010, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard.
- ROSEN E. et PORQUIER R., 2003, « Présentation. L'actualité des notions d'Interlangue et d'interaction exolingue », *Linx*, n° 49, <http://linx.revues.org/524>
- ROSIER L., 1999, *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Paris-Bruxelles, Duculot.
- STEINER G., 2003, *Les logocrates*, éd. de l'Herne, Paris.
- THUILLIER P., 1997, *La revanche des sorcières. L'irrationnel et la pensée scientifique*, Belin, Paris.
- THUILLIER P., 1980, *Le petit savant illustré*, Seuil, Paris.
- TUOMARLA U., 2005, « Écriture académique et identité culturelle », dans J. M. Lopez Muñoz, S. Marnette, L. Rosier, *Dans la jungle des discours : genres de discours et discours rapporté*, Cadiz, U.C.A., pp. 217-226.

- VENAYRE S., 2013, *Les origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation*, Seuil, « L'Univers Historique », Paris.
- VINCENT D., 2010, « Mésinterprétation, plagiat, insulte et diffamation : objets de litiges et matériaux de linguistes », *Langage et société*, n° 132, pp. 35-50.
- ZARADER M., 2012, *Lire Être et Temps de Heidegger*, Vrin, Paris.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction** : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

**Conseiller scientifique** : Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédactrice en chef** : Clara Mortamet.

**Comité scientifique** : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro** : Laura Abou-Häïdar, Henri Besse, Annette Boudreau, Josiane Boutet, Aude Bretegnier, Romanu Colonna, Christine Deprez, Jean-Michel Eloy, Michel Francard, Médéric Gasquet-Cyrus, Laurent Gosselin, Vinesh Hookoomsing, Emmanuelle Huver, Guy Jucquois, Mylène Lebon-Eyquem, Fabienne Leconte, Véronique Miguel-Addisu, Danièle Moore, Marielle Rispaïl, Cyril Trimaille, Jean-Benoît Tsofack, Cécile Van den Avenne, Daniel Véronique.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425